

## PRÉFACE

### French carcan

*Celui qui ne se demande pas quoi faire et comment le faire,  
je ne peux rien faire pour lui.*

CONFUCIUS

*Allons enfants de l'apathie, le jour des poires est arrivé...*  
Chanson de monôme lycéen

À Denys, tyran de Syracuse, qui voulait se faire une idée de la société athénienne, Platon envoya l'œuvre d'Aristophane dont les pièces raillaient précisément les mœurs d'Athènes : magistrats, sénateurs, marchands, philosophes, le poète comique enfarçait sans ménagements ses concitoyens, nul n'échappait à ses jets de tartes à la moutarde, surtout pas les politiciens démagogues qui proliféraient alors presque autant qu'aujourd'hui. Manifestant une verve caustique intarissable, il tournait les dieux eux-mêmes en ridicule. Sa véhémence enjouée et sa verdeur purgative sont restées inégalées. *Ô Vessie toute-pissante, accorde-moi le pouvoir, quand j'aère mon poireau, d'uriner à volonté vers les hauteurs, vu la quantité de desséchés du bulbe qui occupent les tribunes et réclament un salubre arrosage...*, il écrivit quarante-quatre pièces de ce tonneau. Il estimait qu'on ne peut éradiquer les mauvaises mœurs qu'armé de mauvais goût, matière dont il ne manqua jamais.

Seuls les pacifistes et les paysans trouvaient grâce aux yeux de ce champion du grotesque qui, en comédie, descendra aux Enfers chercher Eschyle, incarnation des vertus ancestrales. Platon prônait une théâtrocratie : “La Beauté, cherchant un temple qui ne dût point périr, choisit le théâtre...” Le théâtre est la vie en plus vrai. Le verbe sans contrainte. Ce qui doit être dit ne peut (plus) l’être que sur les planches. Ce n’est pas qu’il soit facile de s’exprimer dans le cadre de la scène mais il est impossible de le faire ailleurs : hors du théâtre les mots puent. D’ailleurs la vérité n’a-t-elle pas quelque chose d’une comédienne ? Elle est surprenante, incongrue, folâtre, facétieuse, bizarrement accoutrée... Pour séduire les esprits et les cœurs elle recourt autant à une parole vivante et imaginative qu’aux prestiges des lumières et de l’illusion... Muselés de tous les pays, vous n’avez que la scène pour faire entendre votre voix, le théâtre est le seul lieu où l’on ne farcisse pas de foin les oreilles du public !... En conséquence je me suis astreint à n’écrire que pour le théâtre – règle à laquelle je déroge aujourd’hui exceptionnellement. Toute occasion est bonne pour vider notre carquois avant l’hiver de l’âge, chantait André Chénier, victime de son ingrate patrie. Ô plume, par toi seule je respire encore, disait au pied de l’échafaud ce disciple du vent, en louant le fiel et la bile qui lui restaient pour fustiger les despotes.

Ceci étant, rien n’empêche de hurler ce texte sur les places publiques afin d’encourager les citoyens épris de liberté à les occuper, ou de le gueuler dans les bibliothèques pour faire honte aux livres qui ne disent rien ou parlent d’autre chose.

On ne peut rester en paix avec sa conscience sans être en conflit avec le monde. Je ne suis pas l'un de ces écrivains de réconfort dont le pouvoir est si friand. Je m'efforce de rendre plaisant ce que j'écris mais pas au point de n'écrire que ce qui est plaisant. Personnes sensibles, n'approchez pas. Haute tension. Entrée interdite. C'est qu'on rencontre des pèlerins si chatouilleux de la capuche qu'ils se hérissent à tout son de cloche nouveau. Tout ce qu'ils n'entendent pas dix fois par jour leur semble suspect. Ils se vengent de croire aux licornes en doutant qu'un chat est un chat. Ils sont scandalisés par tel ou tel graffiti mais n'hésitent pas à élire un cabotin schizophrène.

La réalité étant bien pire que ce qu'elle paraît, il faut noircir le trait pour la peindre avec justesse. Nous noircirons donc le tableau de notre plus belle encre, ainsi éclairerons-nous mieux les choses. Le remède, dit Victor Hugo, c'est la lumière.

Cocoricouic ? La France se trouve en fâcheuse posture. Plus familièrement parlant, elle file un mauvais coton – au point qu'en parler fait l'effet de tirer sur une ambulance. L'Europe est tournée vers l'Est : vers les ressources russes et surtout vers le Gargantua chinois qui mène le monde à la baguette, en attendant de le bouffer frit à la graisse de hérisson. Il s'ensuit que la France, naguère tête pensante de l'Europe, en est aujourd'hui le cul (je prononce ce mot avec les larmes aux yeux). Conçu au plus fort de la bataille de Diên Biên Phu (j'en ai les tympanes qui tambourinent encore), j'ai connu la France d'avant. Avant quoi ? Avant le Grand Rien. Avant que la vie soit remplacée par sa contrefaçon.

Génération crépuscule, nous avons vu la dernière version authentique de la réalité.

La France a de beaux restes, mais elle n'a pas grand-chose d'autre... Lanterne rouge de l'Occident, même sur le plan des libertés... Dans un piteux État, elle est, et je ne mets pas pour rien, comme on le verra, une majuscule à *État*.

Je suis né à l'époque dite des Trente Glorieuses, lesquelles n'avaient rien de glorieux, elles étaient sombres, cruelles, monotones. Humiliation et souffrance faisaient partie de l'éducation scolaire : coups de règle sur les doigts, bonnet d'âne et au piquet ! Le culte de la virilité fleurissait même dans les bacs à sable : tout garçon devait se montrer brutal, sous peine de persécution. La tuberculose faisait rage, la peur qu'elle suscitait pourrissait la vie des familles. Les immeubles étaient noirs, les murs lépreux, les vieilles gens vivaient dans des conditions sordides. J'ai encore dans les narines l'odeur de la misère. Taudis, bidonvilles, routes crevassées, terrains vagues infinis... Ce n'était pas cocagne... Pourtant régnait une espèce de charme, un "je ne sais quoi" aurait dit Mme de Sévigné... La vie était plus dure, mais les choses plus douces. Dans le quartier tout le monde se connaissait. Le marchand de pains de glace passait tous les jours, et la vendeuse de limaçons... Aux grandes vacances on pouvait se perdre dans les bois, découvrir une source, un raccourci – trou de ver dans le continuum –, un grenadier sauvage, un château en ruine, une grotte... On remontait de la rivière en cueillant des mûres, des figues, des amandes...

La Voie lactée était encore visible au fond de la nuit, tous les sentiers menaient vers l'inconnu, les grillages n'existaient pas, il n'y avait qu'une vieille palissade à enjamber pour voir rouler les eaux immenses du Mississippi... Mes souvenirs ont des rides mais ils sont l'écrin d'un monde plus frais, le miroir de la clarté d'antan.

J'ai entendu hier à la radio une espèce d'endive pensante... pas le filousophe, le va-t-en-guerre de salon qui semble toujours sortir d'un coiffeur paysagiste, non, l'autre, le frileusophe – adepte de la mesure et de la modération, ronronnant, bien nourri... Ce fanfaron de sagesse affirmait doctement vous savez quoi ? que le bon vieux temps n'est qu'un fantasme... Fantasme toi-même ! Ce n'est pas un anti-poète, une courge dialecticienne, un saltimbanque des idées, une patate surgelée qui va nous mettre des bâtons dans les rêves ! Philistin, blaireau, ganache ! Gras du cerveau ! Que le bon vieux temps n'ait jamais existé n'empêche pas de le regretter !

Je renvoie à *Jour de fête* de notre génial Tati qui révèle la magie de ce *ça-a-été* dont parle Roland Barthes : la joie de vivre, tout simplement. Tati n'avait pourtant aucune complaisance à l'égard de son époque ; son film, satire du modernisme, montrait (en 1949) un facteur au prise avec le démon de l'efficacité à l'américaine. Le cauchemar qu'il brossait en riant est devenu notre réalité.

Que s'est-il passé ? Il s'est passé que Pascal avait raison : qui veut faire l'ange fait la bête. En cherchant à construire le meilleur des mondes, on édifie l'enfer.

Non pas l'enfer des livres, mais l'enfer réel, dont parlait sainte Thérèse : un endroit qui sent mauvais et où l'on n'aime que soi. Tu n'y es qu'un pion des machines. Ta destinée n'est plus qu'une destination. Au milieu du chemin de ta vie, tu te retrouves en plein film d'épouvante, tu vois ton visage dans la glace et c'est une gueule de robot...

Comme les criquets sur l'Égypte, la désenchanteuse modernité a fondu sur nous pour instaurer le culte du Profit, ce trou noir qui avale tout. La planète s'est changée en presse-citron. Dans le village qui a inspiré Proust, on a installé un distributeur automatique de madeleines. Après la nature, après la liberté, le temps est lui aussi devenu marchandise. Au vu de cela, seul le sentiment du grotesque épargne les affres du dégoût. L'âme du monde est transmutée en dollars par l'alchimie de Satan.

Le capitalisme c'est diablement simple, ça consiste à produire du toc en passant l'absolu au mixeur.

À livrer la création au plus offrant.

À l'encan, l'univers ! Liquidation générale !

Le bon côté de l'anéantissement c'est qu'en voyant disparaître ce qu'on a aimé, on se console mieux de quitter la vie. On ne quitte rien de plus que l'ersatz qu'est devenu le monde.

Il n'y a de beauté que dans le peu de choses qui subsistent d'autrefois.

Chiqué universel. Holocauste spirituel. Apocalypse bouffe. Cataclysme en plastique. Tohu-bohu célébrant les noces du vide et de la fausseté.

Ego à gogo se pressant dans le train fou d'un siècle

condamné. Le parfum lourd des femmes mûres, les cheveux verts et l’anneau dans le nez des jouvencelles, les vieilles dames qui, au restaurant, décortiquent des crevettes avec férocité, les trottinettes kamikaze, les rodéos de scooters, les poubelles bouffies de vanités, la musicasse, l’odeur de graillon et de pharmacie, les sirènes de la police, la voix factice des gens qui se disent “Bonne journée” d’un ton chantant, tout donne la nausée, il faut se tourner vers les chiens pour trouver un brin d’authenticité. Eux, au moins, ne sont pas cachés à l’intérieur de leurs vêtements.

Les noces du vide et de la fausseté ? Plutôt celles du navet et de la nouille.

Je parcours les solitudes de la grand-ville où je m’égare à dessein, à l’écoute d’un ivrogne élucubrateur ou d’un fada fraîchement descendu de la colline. Je cherche désespérément n’importe qui, n’importe quoi sortant de l’ordinaire. Je finis par découvrir une ruelle oubliée envahie d’herbes folles et au bout de laquelle rouille l’épave d’un tracteur. Une ancienne ferme. Au cœur de la métropole géante, je hume les odeurs de naguère ; je cueille des asperges sauvages, je respire, j’ai l’impression que le passé est la direction de l’éternité.

Je ne fais plus partie du film, il ne m’intéresse plus, même quand j’en faisais partie il ne m’intéressait guère. Quel rôle tenir parmi tant de mauvais acteurs, avec un scénario aussi nul ? On aurait dû me prévenir avant de me faire naître, j’aurais payé pour ne pas voir ça.

Je suis dans un labyrinthe intelligent dont les murs se resserrent sur moi.

Paranoïa, c’est toi la forme moderne de la lucidité

! Tu es désormais le réservoir de toutes les vérités. Il faut avoir un grain pour découvrir le pot aux roses... Les rongés d'anxiété ont raison, eux seuls sont beaux et rayonnants d'une lumière vraie ! Sauf que... exprimez votre angoisse, on vous culpabilise, c'est la double peine... Je me retourne dans mes draps. Suis-je un monstre délirant ou le seul sain d'esprit ? Je cherche un livre pour m'assoupir mais je n'aime plus que les histoires de marins perdus ou de bagnards évadés. Ah, trouver une porte au fond du couloir d'un rêve, et m'enfuir, et ne plus revenir, revoir les printanières fillettes de jadis, les nymphes de la piscine... Je m'invente une manifestation avec plein de *je* qui défilent dans mon lit en réclamant le sommeil. Mais tous ces *je* finissent par scander des slogans contre moi. Cette salope de dormition ne me veut pas, même si je l'invite à un bon cauchemar aux chandelles. À S.O.S. Insomnie il y a un robot au bout du fil ; au syndicat des poètes solitaires, personne ne répond. Je me traîne jusqu'au bureau, j'empoigne mon stylo bille en ayant soin de balancer le capuchon de l'autre côté de la pièce pour ne pas l'avaler dans un accès de rage autopunitive, et je me jette sur la première feuille venue avec la férocité des vieilles dames aux crevettes. Plutôt écrire que rien. Ça m'économise le suicide.

Les mots, petite monnaie du temps perdu. Ces pages achevées, je prendrai le premier mouille-cul en partance pour une île déserte. Bien fait pour vous.

Je sais, il y en a qui se croient ennoblis par l'achat

d'une voiture : c'est que le marché ne fabrique pas que de la pacotille mais aussi les psychopathes qui vont avec : ceux qui, en élisant les pervers qu'ils méritent, participent activement au délabrement de la France et à sa mise en pièces. Quelques années ont suffi pour que nos paysages, cisailés, découpés en tranches par des autoroutes, soient rendus méconnaissables. Ils furent des états d'âme, ils ne sont plus que des éléments d'un puzzle qui ne signifie rien. La France est un miroir brisé où les Français ne reconnaissent plus leur image. Les fées ont foutu le camp. Le train va si vite que les vaches n'ont plus le temps de nous voir ; ni nous, les vaches. D'ailleurs, il n'y a en presque plus, des vaches. Il n'y a qu'une sorte de bidonmonde qui s'étend de tous côtés : de la banlieue, de la banlieue encore et encore, comme une toile cirée bon marché déroulée sur la sainte nature... Le TGV y glisse comme un pet. Traversée du Grand Vide. Néant-express.

J'ai l'esprit de l'escalier : à propos du coin, ce purgatoire des écoliers, Tati remarquait que ça ouvrait à un autre point de vue, on avait accès à l'envers du décor, à la fa(r)ce cachée des choses, et l'on voyait mieux le derrière de la maîtresse.

Donc, hormis les touristes, la France ne fait plus rêver personne, village Potemkine qu'elle est devenue, avec ses actrices liftées et son folklore pasteurisé. Son littoral est si bétonné qu'il ressemble à un emplâtre ; des nuages toxiques parcourent son ciel ; ses rivières sont empoisonnées. C'est l'empire des tranquillisants. La paix de ses villages ressemble à celle des

cimetières. Où se trouvait la vieille chapelle, voilà un supermarché. À la place de l'antique champ de vigne (il a fallu mille ans pour faire cette terre), on est en train de bâtir l'un de ces entrepôts géants qui permettent d'envoyer à la vitesse du diable n'importe quelle camelote à n'importe quel zombie d'ordi. (Un jour on sera soi-même un paquet vivant transporté par le train obus qui passe à l'horizon, on savourera enfin la vie en mangeant de la bouffe de synthèse en barquette, à la fois seul et écrasé par les autres – poulet à demi anesthésié avançant avec béatitude sur le tapis roulant fatal.) Et puis on a élargi la route : le bitume n'est-il pas un droit de l'homme ? Vous avez remarqué, il n'y a plus d'hirondelles, mais on a une nouvelle pharmacie... Le plus beau pays du monde, où Dieu voulait passer sa retraite, où le diable venait faire la bringue, n'est plus qu'un hexagone anxiogène équipé de cinq cent mille ronds-points, et qui ne fait plus rêver personne. Tant pis, l'important c'est qu'il fasse recette. Sauf que même pas, on ne produit plus que de la culpabilité et des pantoufles, on est quasi sur la paille, il ne nous restera bientôt plus que les yeux pour pleurer la beauté perdue de nos territoires.

– Oui, on ne dit plus “provinces”, c'est péjoratif, ça fait paillasson ; du coup, nous autres, nous ne sommes même plus des provinciaux, nous sommes, je ne sais pas... des territoriaux peut-être ?

Dans notre région horriblement appelée “PACA”, nous n'avons plus de nom. Pacagistes, Pacahuètes, Pacaguais, Paculais ?

Personne ne répond. On a beau s'adresser à son

derrière, pas un prout, la France n'est pas là, elle fait le trottoir à Pékin pour payer sa dette astronomique.

En quoi le pays des Lumières éteintes excelle-t-il dans le pire, comment est-il devenu le dindon de la farce mondiale ?

La plongée dans l'abîme a une date : 1940. Les pièces de la catastrophe furent ingénieusement montées par l'homme qui incarna à juste titre la pire défaite de notre histoire, je veux parler du général Gamelin. Arrêtons-nous un moment sur cette figure grotesque : prototype de nos fantoches contemporains, géant d'incompétence, contremaître du chaos, mètre étalon de l'impéritie à la française... Entre deux mondanités parisiennes, Gamelin attend les Allemands à la porte du théâtre, ils entreront par les coulisses...

Tandis que les panzers foncent vers la mer et prennent en tenailles les troupes franco-britanniques, notre général en chef, vexé par cette situation imprévue, snobe son état-major. Il arrive à son quartier général quand rien ne se passe, il n'est jamais là quand quelque chose arrive. Il sème dans les bureaux des enveloppes mystérieuses remplies de hiéroglyphes opérationnels indéchiffrables. "S'il faut prendre une décision, prévenez-moi du moment et de l'occasion", annonce-t-il avec solennité au président du Conseil tandis que le pays crame et que les villes s'écroulent sous les bombes. À peine l'ennemi entré, Gamelin se cherche une porte de sortie, des alibis, avant de se venger de la déroute sur ses subordonnés.

Gamelin, c'est le chien de ferme qui accuse les

poules d'avoir fait entrer le renard, c'est le fier-à-bras qu'on ne voit plus quand ça commence à barder, c'est l'emberlificoteur qui noie le poisson dans le cirage, c'est la girouette bien huilée, le tigre en peluche, le meilleur danseur au bal des faux-culs, le persuadeur qui vit de la crédulité des autres, le bon élève vicieux, le zéro charmant, le maître dissimulateur, le coq agitant sa crête sur le tas de fumier, le séducteur au cœur de pierre et à la langue de caoutchouc, la crêpe trop sucrée pour être honnête, l'escamoteur élégant et courtois...

Ce mauvais berger a fait école, il suffit de tourner la tête à droite ou à gauche pour remarquer l'un de ces détraqués narcissiques qui pourrissent à dessein les situations pour en rester les maîtres et qui ramènent partout leur fraise pour être les premiers à ne rien faire. Toute ressemblance avec qui vous savez serait purement fortuite.

Les épisodes suivants furent la Collaboration durant laquelle périrent tant d'innocents, puis la Libération où ne périrent pas que des coupables. Au fait, les mauvaises langues ont fort exagéré le nombre de viols commis par l'Armée française en Italie, ils ne dépassent probablement pas quelques dizaines de milliers. D'ailleurs ils s'exercèrent aussi en Alsace, nos vaillants soldats ne discriminaient personne : brune, blonde ou rousse, toute femme a le droit d'être une victime. On ne fait pas d'omelette sans violer des poules, dit un vieux proverbe militaire.

La guerre terminée, nous connûmes les très riches horreurs de la décolonisation. En parler consiste à marcher dans un champ de mines ; à quoi bon, il y a eu assez de morts. Non, vous ne croyez pas ? À trop creuser... On ne sait jamais ce que le passé nous réserve, disait Françoise Sagan.

Quant au temps présent, inutile d'épiloguer à son sujet, il est écrit depuis 25 siècles : "Perdre un empire, c'est donner libre carrière aux haines qu'on y a contractées. Il est aventureux d'abandonner même ce dont l'acquisition semble injuste. Quand on cesse d'exercer son emprise sur autrui, le risque est grand de tomber sous son joug et de devenir les jouets de ceux qui furent nos sujets." De Gaulle aurait dû lire Thucydide plutôt que Chateaubriand.

À propos du Dindon (surnom de caserne du Général), impossible de ne pas évoquer celle qui est avec lui le grand homme préféré des Français, je veux parler de Jeanne d'Arc. Exactement mon genre de femme, si je puis me permettre cette considération personnelle. Les chroniqueurs témoignent qu'elle était la première debout et la dernière couchée : sans conteste la meilleure fille du village, bien que, à l'instar du Dindon, elle se soit vite affranchie de cette passion morne, hypocrite et débilitante qu'est la modestie. Elle était fière mais avait honte de manger, ne fût-ce qu'un kebab ou une portion de pizza, quand elle voyait ses semblables pleurer famine. À tu et à toi avec le monde surnaturel, elle entendait des voix, et cela bien avant l'invention du téléphone.

La science a prouvé que ces voix s'exprimaient dans notre langue, preuve que les anges sont francophones, même si l'origine de certains reste douteuse et que rien n'indique qu'ils aient eu des papiers. Les fonctions de Jeanne – l'élevage et la conduite des moutons – la prédisposaient aux plus hautes responsabilités. Elle s'en acquitta glorieusement mais sans chichi, à la bonne franquette. Elle a moins cherché à être quelqu'un qu'à faire quelque chose : j'appelle cela de la noblesse d'âme. Fi de l'élégance, son style sentait la poudre, elle parlait cash : "En ce royaume, bergers égarés excèdent moutons perdus. La brebis trouve plus tôt la bergerie que le pasteur sa tête." Autrement formulé : Le peuple se trompe parfois, mais il a souvent raison ; ses chefs ont parfois raison, mais ils se trompent souvent. Notre langue s'est bien affadie. "Si ce n'est moi et maintenant, beaux sires, alors qui et quand ?... Je vous rudoie pour vous tourner vers Dieu... Brisez votre cœur, vous déploierez votre âme... Dieu, on lui parle mais on n'en parle pas... Ayez la foi qui met debout, point celle qui met à genoux..." Qui dit mieux ? Au pied des remparts d'Orléans, elle invente en ces termes le dégagisme : "Duc de Bedford, de par Dieu, je t'enjoins de libérer la place, faute de quoi il t'arrivera grand mal." D'après une autre version, elle aurait simplement dit : "Ouste !" Un mot qu'on n'emploie plus guère mais qu'il faut à tout prix sauvegarder. (On trouverait aisément quelque éminente tête à claques méritant qu'on lui parle ainsi, suivez mon regard.) Éloquence superbe, sublime, la fleur du français, langue chérie de Dieu qu'Il a forgée moins pour dire les choses que pour les faire.

Un verbe assurément plus fort de café (de Flore) que celui de Simone de Beauvoir. La Pucelle n'aurait pas travaillé pour Radio Vichy. Jeanne est l'incarnation de l'esprit de résistance ; il fallait en avoir pour rester chaste parmi tant de rustres et de malotrus. Je crois qu'en ce temps prétendument obscur, la qualité d'âme d'un être apparaissait aux yeux de tous claire comme de l'eau de roche et se muait en autorité morale. Et en beauté. Comme la rue Roger Brun qui va se coucher au pied de la colline, Jeanne était belle, même si ses traits farouches heurteraient l'esthétique mièvre de notre siècle. Spartacus est un poète, écrivait Hugo qui répète souvent ce que je dis ; Jeanne aussi est une poète, une artiste de l'action, une visionnaire réalisant ses rêves, elle sait d'instinct qu'il faut délirer pour voir juste (au fait, délirer c'est presque délivrer), être parano pour percer l'avenir, avoir la folie des grandeurs pour bousculer l'ordre établi.

Pagnol observe qu'il n'est plus possible de faire du cinéma parce que l'État a confisqué le pays. Exact. Nous ne sommes pas chez nous, nous sommes chez l'État. . . et nous devons lui payer un loyer. L'État c'est notre proprio qui veut nous expulser de notre maison pour nous dissoudre dans la globalité. L'État est une usine d'abus à la tête de laquelle s'affaire une armada d'agités cupides et de technocrates à œillères. Pépinière de cons caducs et de cons débutants (ô Brassens !), de perroquets alignés sur le même perchoir, de singes savants et de singesses savantes, de premiers de la classe, de prix de récitation, de scribes fossilisés, de fanatiques de la routine, d'enragés protocolaires, de maniaques du règlement, de conducteurs du train-train, d'irresponsables indispensables. . .

Normocrates, normopathes, normalopithèques, qui remplacez la vie par des concepts, que vos formulaires vous étouffent, que le cul vous pèle ! L'État ? un moyen qui s'est pris pour une fin, signe majeur de décadence selon Bernanos. La disparition des fins, c'est le début de la fin, aurait pu dire le grand pamphlétaire. La Raison – qui, selon Hegel, s'incarne dans l'État – se fétichise elle-même aux dépens de tout le reste, devenant ainsi sa propre caricature : une rationalité économique autiste qui veut étendre indéfiniment sa domination et contrôler toute activité sociale.

En attendant le grand patatras final dans les délais administratifs prévus, le pays de nos pères avance allègrement sous les feux d'artifice et les risées du monde vers la non-résolution de ses problèmes. C'est tous les jours la fête de l'immobilisme, la course à qui en fera le moins. Le poisson pourrit par la tête, au fond des ministères et des préfectures errent des créatures molles et féroces, prêtes à n'importe quoi pour que tout continue, capables du pire pour que rien ne change...

La France est en queue de peloton, gare à la voiture-balai. Nous autres travailleurs, nous aurons beau pédaler, on nous en mettra toujours un peu plus sur le dos.

Notre pays est passionnant parce que c'est le laboratoire du n'importe quoi, un microcosme parfait du désastre universel. Usine à gaz qui produit plus de gâtisme que de gaz, cette démocratie de carnaval qui cache sa rienfaisance sous la propagande, qui fait croire à la liberté au lieu de la défendre et qui cherche à séduire au lieu de soigner, perd peu à peu tout crédit.

Pareille à une méduse effrayée répandant son encre, elle entretient la confusion pour se protéger d'un peuple qu'elle rêve de voir fondre dans le numérique. Surtout, qu'il n'ait jamais voix au chapitre, ce peuple redoutable ! Plutôt tout empêcher que de lui laisser un zeste de pouvoir. *Rien sinon moi*, c'était la devise que Saint-Simon prêtait à Louis XIV. Par une indécrottable tradition, le régime vit à la fois *de* ses provinces et *contre* ses provinces. L'histoire de France, dit Mauriac, est celle d'une longue guerre civile, d'une haine ininterrompue. Un Moloch étatique impitoyable a anéanti les langues régionales (et même la langue nationale, par la création de l'Académie qui, en fixant le français, l'a crucifié. Mais nos vieux Immortels réussiront-ils à éradiquer l'arabe ?...), siphonné toutes les richesses du terroir et réduit chaque région à une coquille vide. La France ressemble au Catoblépas, ce monstre idiot qui se dévore lui-même. Nos maîtres pensent sous cloche, voient le réel à travers les vitraux du château, ne connaissent du vivant que le gibier destiné à leurs cuisines. Certes, ils ont de bonnes manières, mais ils n'ont que cela. Prétention et arrogance : les deux mamelles de la bêtise française. L'amour-propre est le démon national, au point que nous préférons enseigner qu'apprendre, nous donnons des leçons du haut de notre tribune vermoulue, nous nous prenons pour les chevaliers blancs du monde alors qu'il n'y a même pas de savon dans les toilettes de nos musées et de nos bibliothèques... La culture, justement ! parlons-en de ce faux caviar dont on tartine notre cervelle préalablement aplatie...

On demande une assurance contre les attrape-couillons et les épate-pignoufs que sont ces “performances” où un “créateur” récite l’annuaire du téléphone debout sur une table après s’être épinglé le zizi avec une pince à linge ; contre ces pièces avant-gardistes qui sentent le bluff et le renfermé ; contre cette littérature qui tend à faire caste, devient un aparté, une liturgie morose de pisse-froid : si Dieu vomit les tièdes, les éditeurs leur sourient ; contre ces croûtes consternantes qu’on ne peut supporter qu’à coups de whisky-Coca, d’un vernissage à l’autre, au risque de se griller les intestins... La culture officielle possède un sérieux et une gravité qui sont des indices clairs de supercherie. Le rôle de cette culture ridicule, de cette ridiculture (inventons des mots, ça ne mange pas de pain), est de faire diversion, d’intimider les foules, d’encourager les crétins à l’être encore plus, de disperser au lieu de réunir, d’asphyxier la spiritualité sous le bazar, de servir de pâture à la neurasthénie, d’orienter la jeunesse vers une impasse, en un mot, de favoriser l’obscurantisme et de renforcer le faux sous toutes ses formes.

Culture migraine qui vous rend allergique à l’intériorité et vous précipite dans les bras visqueux et frauduleux de la télévision. Culture cataplasme pour têtes de bois. Culture fatras étouffant le feu sacré. Culture paella facile à préparer et permettant d’utiliser les restes. Culture castor faisant barrage à toute mystique et coupant le peuple de ses prophètes et de ses poètes.

*Une liturgie morose de pisse-froid, la littérature française !  
Et pourquoi pas un compte rendu de conclave par temps de  
brouillard, pendant que vous y êtes ? Ou un procès-verbal de  
réunion syndicale de fatigués du chapeau ? Comment osez-vous  
?*

Un casse-pieds pinailleur et désœuvré, genre mesureur de sardines en boîte, de la famille des coupeurs de spaghettis en quatre, à cheval sur les principes comme sur un bidet bouché, a encore profité que j'écrivais dehors, sur un banc de la Plaine, pour lire par-dessus mon épaule. Monsieur et néanmoins être éphémère, réponds-je à cet emmerdeur de pointe, j'admets volontiers que les auteurs français n'ont jamais aussi bien écrit qu'aujourd'hui. Le niveau littéraire de nos écrivains est fort élevé, soit dit sans la moindre ironie. Nos lettres sont riches ; elles ne manquent que d'une chose : l'essentiel – ce presque rien qui fait tout. Mieux vaut l'essentiel sans le reste que le reste sans l'essentiel. C'est quoi l'essentiel ? me demanderez-vous. Je n'en sais rien, mais le superflu, je sais ce que c'est, et j'affirme que notre littérature a une fâcheuse tendance à en abuser. Si les lettres désertent la vie, on aura beau les parfumer...

“L'affectation nécessaire pour obtenir succès et considération change tous les artistes en poupées”, disait Stendhal. À quelques exceptions près, leur cerveau me fait penser à cette pizza chèvre-miel que j'ai goûtée hier.

La culture n'est plus que le foie gras de la propagande. C'est une marchandise qui prend l'air de ne pas en être une, comme ces putes travesties en collégiennes.

Dans la plus grande librairie de Marseille, le rayon *Thriller* est dix fois plus important que le rayon *Poésie*. Que fait la police ?

La vérité est à la peine, comme la bonne Lorraine. Le beau a été remplacé par le n'importe quoi, moins cher et plus abondant. Le snobisme s'est démocratisé : au prix d'un terrible aplatissement collectif, chacun peut se croire quelqu'un. La culture se rend complice d'une espèce de narcissisme de masse – l'auto-idolâtrie industrielle dont parlait déjà Baudelaire. Les muses sont sous perfusion ou prostituées. L'art, vidé de son sang et de son sens. On comprend que les princes qui nous gouvernent demandent à l'artiste d'être inutile, mais on ne comprend pas que les intellectuels le lui demandent aussi, que les directeurs de théâtre le lui prescrivent, que les journalistes le lui conseillent. (À deux ou trois mots près, cette dernière phrase, que je cite de mémoire, est de Victor Hugo.) La culture, qui devrait être la pionnière de la civilisation, est le Pérou des pisse-court, la Mecque des fumistes. Une manière d'aveuglement aussi : se cultiver, de nos jours, c'est désapprendre à voir ce qui saute aux yeux.

Ce qui saute aux yeux, c'est que tout devient affreusement pareil, les gens se ressemblent comme des mouches d'écurie ; la laideur, ce divorce entre l'âme et la matière, s'assied sur la planète bleue. Citons l'Inévitable (Hugo, bien sûr, dont je corrige à peine le style) : “Que de choses tristes ! Tant de souffrances encore ! On dirait que nous rebroussons chemin : partout des augmentations de superstition, de lâcheté, de surdité, de cécité.

Ce vilain problème a été posé : faire avancer le bien-être par le recul de la liberté. On sacrifie le côté supérieur de l'homme à son côté inférieur. César se charge de mon ventre, je lui cède mon cerveau. C'est la vieille vente du droit d'aînesse pour le plat de lentilles... L'Utile est un abîme. Quand tout ne fera plus que fonctionner, rien ne marchera plus. La civilisation fait fausse route."

Complètement fausse route. Chacun devient étranger à ce monde monstre, à ces machines surveillées par des gorilles, à ces quartiers nouveaux voués à l'efficacité. Tout fait froid à l'âme, tout est moulé à la même louche, Aix-en-Provence ressemble à Stuttgart. Au sommet de la pyramide effritée, il y a ce vache de Paris qui fait la pluie et le mauvais temps ; Paris, ver rongeur obèse de notre nation, qui vit d'elle en la faisant crever – ce n'est pas moi qui le dis, c'est Napoléon : "La France ne mourra que de Paris."

La colonisation est la projection hors de nos frontières d'une colonisation intérieure qui sévit depuis Pépin le Bref. La France a-t-elle à rougir de son histoire ? La question devrait plutôt être : l'histoire a-t-elle à rougir de la France ? Je laisse à d'autres le soin de la réponse; nous sommes partout à la traîne mais nous avons encore les meilleurs historiens. Par je ne sais quel miracle, la majorité d'entre eux échappent à la décomposition de notre culture et à l'aveuglement proverbial de l'intelligentsia germanopratin. Il est vrai que nous sommes plus riches de passé que d'avenir, la France a de beaux jours derrière elle ; quand le futur nous claquera la porte au nez, que nous serons définitivement sur le carreau, je parie que nous aurons encore d'excellents historiens.

Peut-être est-ce l'avantage d'avoir une sale histoire. Indéniablement, de ce côté-là ça ne sent pas l'eau de rose. Le cocoricotesque récit national a du plomb dans l'aile. Les crimes de l'amère patrie contre ses indigènes sont innombrables, depuis le saccage de la Provence par Charles Martel (nous autres Méridionaux, nous avons plus souffert des Français que des Arabes) jusqu'aux persécutions de Vichy, en passant par l'extermination des Albigeois ("Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens !"), les guerres de religion, le génocide vendéen, les tueries perpétrées contre les communards. La France peut apporter son expertise en matière de massacre. Chapitre carnage, on n'a connu une accalmie que sous les rois fainéants.

Lors de la prise de Jérusalem en 1099, au nom du Seigneur on saigna les habitants jusqu'au dernier, hommes, femmes et enfants, même les chrétiens : aucune ségrégation ! Ces horreurs firent dire à un croisé moins fêlé que ses pairs : "Mieux vaut bon mahométan que mauvais chrétien." Plus près de nous, au siècle des philosophes, Marat réclamait, au nom de la Déesse Raison, qu'on fit tomber 270 000 têtes ; quand furent émises de respectueuses réserves sur ses exigences, l'Ami du peuple rugit : "Il est atroce qu'on parle de liberté d'opinion et qu'on ne veuille pas me laisser les miennes !" Notons en passant cette cocasserie : la guillotine, supprimée dans un passé récent au nom de principes humanitaires, était à l'origine une invention humanitaire.

Le christianisme ne fut pas le pire fléau terrestre puisqu'il y eut le tyrannosaure, mais les récits des crimes de l'esclavagisme commis avec le faux nez de la religion chrétienne remplissent la bibliothèque du diable. Au commencement, le Dieu d'Israël ne prétendait point à l'universalité ; plus tard, comme mon pauvre papa qui voulait se faire construire une tour dans le jardin, Il a tourné mégalomane. Le christianisme est la maladie sénile du Pépère éternel. L'Évangile est néanmoins un ouvrage qui vaut la lecture. D'autre part, le culte chrétien primitif ne manque pas de charme. Rien encore de cérémonieux en lui, il se pratiquait au désert, parmi les animaux sauvages, en petite communauté anarchiste. (Des flibustiers avant la lettre ; on connaît la devise des Frères de la côte : *Un humain, une voix, une part*. C'est beau comme du Racine.) J'avoue un penchant pour l'hérésie cathare qui ne dédaignait pas la castagne et considérait finement *Roma* comme l'inverse d'*Amor*. Le diable est caché derrière la croix, le pape est un avatar de Serpent – épatante théorie qui met du vitriol dans les bénitiers et du piment dans les raviolis. Me semblent aussi dignes d'intérêt certaines sectes puritaines communistes (sans le Parti nous serions tous communistes), par exemple les Niveleurs, qui prêchent la souveraineté du peuple et la collectivisation des femmes ; ou les Creuseurs, qui abominent le travail ; ou encore les Hurlleurs, qui font fi de toute autorité et se plaisent à l'impiété (à un certain niveau de mysticisme, aucun culte n'est plus de rigueur : "Dans la nouvelle Jérusalem, dit saint Jean, de temple, je n'en vis point").

Pourquoi priverais-je ma plume vagabonde de mettre noir sur blanc mes conceptions éthiques, que voici : l'altruisme (l'amour agissant) à l'égard du prochain est si naturel qu'il n'a pas besoin d'une quelconque religion pour s'imposer ; quant à l'altruisme à l'égard du lointain, il est si artificiel qu'aucune religion n'est capable de l'imposer. Je ne cesserai jamais de le répéter : Dieu est partout sauf dans la religion.

*Tout pour tous*, criait saint Paul, le reste est littérature.

Pet de Dieu, joker du diable ? l'Église, que Voltaire appelait "l'infâme" et dont la France passe pour la fille aînée, n'a jamais chômé du carcan ni du fouet, complice qu'elle fût de l'esclavage pendant cinq siècles. La traite négrière ! Le plus grand crime de la Civilisation, noir calice qu'elle devra boire jusqu'à la lie. M'est avis qu'on pourrait appeler l'Europe le club des génocidaires, parce que franchement, à part la Suisse... Qui se penche sur l'histoire risque de ne jamais s'en relever, affirmait l'un de mes professeurs du lycée Saint-Charles, avant d'ajouter qu'elle est la désolation du juste. "J'ai bu trop d'amertumes dans le fleuve des morts, dit Michelet, j'ai avalé trop de fléaux, trop de vipères et trop de rois..." Si l'on savait ce qu'on nous a fait par le passé et ce qui nous attend dans le futur (ne serait-ce pas en définitive une seule et même chose ?), on courrait se cacher au fond des bois. Mais on ne sait pas, on ne sait rien. Notre esprit est conditionné dès le berceau, formaté depuis l'école ; l'opinion, comme le goût, est aussi modelable que la pâte à tarte. (La CIA a bien promu l'abstraction afin de désamorcer la peinture, qui menaçait de se politiser : mission réussie.)

La domination ne reculant devant rien pour aveugler les humains, elle y parvient en général, non parce qu'ils manquent de perspicacité et sont facilement grugeables mais parce qu'ils sont vivants et que la vie ne consiste pas à résister sans relâche aux machinations des rois du monde et à l'intoxication mentale produite par les médias à leur solde. L'imposture a tous les outils à sa disposition. Pour ne pas être trompé, il faudrait prendre l'horrible parti de ne plus croire en rien.

Renverser une tyrannie exige d'être unis, chose difficile puisque la tyrannie n'a de cesse – c'est son activité principale – de désunir les gens. Pas surprenant dès lors que le fameux et fallacieux ouvrage de La Boétie soit le bréviaire des courtisans et des laquais du pouvoir qui se persuadent que le peuple chérit la servitude. Mais je pose la question : si la soif de liberté ne tenaillait pas les Français, y aurait-il chez nous autant de chiens de garde ?

La France, on pourrait l'appeler le royaume de la République (tant la démocratie n'y est qu'un leurre) ou une pharmocratie – État-suppositoire qui ne brille sur la scène internationale que dans la distribution des antidépresseurs et la médicalisation forcée de sa population –, ou encore l'eldorado des faux savants : on a toutes les facilités pour y enseigner ce qu'on ignore. Il y a beau temps que l'écrivain de gouttière, le forçat du stylo, l'aventurier de l'encrier que je suis, qui fit toujours preuve d'une incapacité sans égale pour tous les emplois, a revendu ses volumes de Saint-Simon pour acheter des macaronis, mais je me souviens d'une page où notre duc affirmait que rien de bon n'est possible en France.

Trop de gens y ont un intérêt contraire, et ils disposent de tant de moyens, que “tout bien à faire avorte nécessairement”, dit-il. Pour se maintenir en place le pouvoir accroît de jour en jour son poids. D’abord et avant tout au service de lui-même, s’efforçant de transformer la population en cobayes du progrès, en tubes digestifs sur pattes, en armée de larbins, en troupeau de somnambules interchangeables, en éponges, il n’a de cesse de faire violence aux faits et de corrompre le langage. Il entretient la peur afin de paralyser l’esprit critique et de barbouiller des lois à sa convenance grâce à son cheptel de députés-potiches. Appuyé sur un gotha d’intellectuels domestiques, de penseurs de basse-cour et de mandarins dodus (“Pour monter, où ne descend-on pas ?” disait Casimir Delavigne), il permet aux abuseurs de tenir le haut du pavé. Il autorise les banques à tirer profit de la pauvreté en taxant les démunis. Cet État vandale détruit systématiquement l’héritage spirituel des Français. Cet État tartuffe assomme et mutilé des citoyens au nom de la liberté. Cet État mercanti bazarde un patrimoine qu’il a le devoir de préserver. Cet État malfaiteur est le paradis des charlatans.

*Crapule*, encore un mot menacé qu’il serait dommage de voir disparaître : il est si seyant à tant de personnalités à qui on voudrait crier : Wisigoths ! Ostrogoths ! Saligauds ! Voleurs de poésie ! Voleurs de France !...

J’ai connu de hauts fonctionnaires probes, entièrement dévoués à leurs concitoyens, mais je ne peux mettre sous le boisseau, en faveur de quelques rares vertueux aux valeurs hélas frappées de désuétude, ma critique du vice régnant.

Saint-Simon voyait juste : les improductifs, figés comme des moustiques dans la résine, le mastodonte administratif, la vanité pharaonique du moindre petit gris, l'obsession hiérarchique, le piston à tous les étages, le féodalisme de bureau, l'entre-soi des nantis, l'amour des chinoïseries et des complications, la haine de l'initiative, la complaisance pour toute injustice qui vient d'en haut, le mépris *a priori* pour tout ce qui est en bas, le plaisir de la discorde, la jalousie viscérale à l'égard des poètes (Méliès finissant vendeur de bonbons à la gare Montparnasse), les emplois attribués à la tête du client ou aux fesses de la cliente, la passion d'interdire, la rage de la suspicion, l'adoration pour l'apparence, l'idolâtrie pour la mode, le culte morbide de l'inessentiel font qu'en France, à part le fromage...

Non ! une chose reste possible en dehors du fromage...

Fellini disait qu'un bon film se fait malgré les producteurs. De même, la France existe en dépit de tous ses régimes vampires. Son peuple est grand malgré la chape de plomb qui pèse sur lui. Il tient encore le pot de chambre de ses maîtres, ce peuple fier, mais c'est d'une main tremblante de rage contenue. Il finira par briser ses chaînes. S'il doit servir, il servira le droit. S'il doit se soumettre, c'est à son devoir. La France refleurira ! Notre destinée n'est pas d'accepter mais de vouloir. Notre nature est bornée, disait Lamartine, mais nos vœux sont infinis. Même si la liberté n'eut jamais vraiment droit de cité dans notre pays, ou l'a eu si peu de temps, notre idéal de liberté est bien présent, infracassable, chevillé à notre âme.

Nous sommes le pays de la révolte, nous savons d'instinct ce que disait Pivert de Senancour : "Il faut secouer le joug inconsidérément, témérairement et immédiatement sous peine de le voir s'appesantir sans retour."

Oui, une œuvre utile est encore possible, par exemple ce *Guide des statues déboulonnables en France*. L'effondrement de l'instruction publique a rendu les déboulonneurs aussi incultes que sont ignares les traditionalistes attachés à notre statuaire patrimoniale. Notre passé ne fut pas toujours beau, mais fut presque toujours glorieux. Je le répète : la France est grande, même si elle traîne des casseroles et des couscoussières. Avoir fauté ne saurait empêcher notre nation de brandir la bannière sacrée des valeurs universelles. Le pays de Descartes ne renoncera jamais à la vérité, il a un devoir de justice qui transcende tous les crimes commis.

Aussi est-il impératif de fournir aux uns et aux autres les lumières qui éclaireront la lice. Il faut identifier les statues suspectes aussi bien pour faciliter la tâche du déboulonneur que pour les protéger (par exemple en les empaquetant, ou en les entourant de sacs de sable) du révisionnisme mémoriel. Baudelaire évoque un plaisir naturel de la démolition, mais ce plaisir doit être réfléchi, légitime. Mon espoir est que les ennemis d'hier tomberont dans les bras les uns des autres aux pieds de nos statues, ou de ce qu'il en reste, pour marcher ensemble, main dans la main, dans un esprit de concorde et de fraternité, vers un avenir de paix.

Ni les beautés de l'architecture ni les traités de droit..., Platon savait que seul le spectre du ridicule pouvait en imposer à Denys, tyran de Syracuse.

**Henri-Frédéric Blanc**